

## « C'est l'heure H pour notre espèce » : le philosophe prophète de l'Anthropocène

*Timothy Morton veut que l'humanité renonce à certaines de ses croyances de fond, du fantasme d'un contrôle possible de la planète à notre « supériorité » sur les autres êtres. Ses idées peuvent sembler bizarres mais elles gagnent du terrain.*

Il y a quelques années, Björk a entamé une correspondance avec un philosophe dont elle admirait les livres. « bonjour timothy », ainsi commençait son premier message, « ça fait longtemps que je veux écrire cette lettre. » Elle essayait de caractériser son style singulier, de cataloguer son œuvre face à la postérité avant que les critiques ne le fassent. Elle lui demandait de l'aider à définir la nature de son art – « pas seulement la définir pour moi mais aussi pour tous mes amis, pour toute une génération. »

Il se trouve que ce philosophe, Timothy Morton, était un fan de Björk. Sa musique, lui écrivait-il, a eu « une profonde influence sur ma façon de penser et sur ma vie en général ». La sensation d'une intimité un peu inquiétante avec d'autres espèces, la fusion d'atmosphères, dans ses chansons et ses vidéos – tendresse et horreur, étrangeté et joie – « voilà ce à quoi ressemble la prise de conscience écologique », disait-il. L'œuvre de Morton traite des implications de cette étrange conscience – la connaissance de notre interdépendance avec d'autres êtres –, dont il pense qu'elle sape des affirmations longtemps soutenues quant à la séparation entre l'humanité et la nature. Pour lui, c'est la caractéristique qui définit notre époque, et qui nous oblige à changer « nos idées fondamentales sur ce signifie l'existence, sur ce qu'est la Terre, la société ».

Depuis une dizaine d'années, les idées de Morton deviennent de plus en plus *mainstream*. Hans Ulrich Obrist, directeur artistique de la Serpentine Gallery de Londres et peut-être la figure la plus influente dans l'univers de l'art contemporain, est un de ses laudateurs les plus actifs. Obrist a confié aux lecteurs de *Vogue* que les livres de Morton comptaient parmi les ouvrages culturels les plus éminents de notre temps, et il les recommanda à nombre de ses collaborateurs. Le célèbre artiste Olafur Eliasson a transbahuté Morton autour du monde pour qu'il puisse faire le discours d'inauguration de ses expositions majeures. Des extraits de la correspondance de Morton avec Björk ont été publiés à l'occasion de la rétrospective de l'œuvre de cette artiste au Museum of Modern Art de New York, en 2015.

La terminologie de Morton « infeste peu à peu toutes les sciences humaines », selon les termes de son ami et compagnon de pensée, Graham Harman. Bien que beaucoup d'universitaires aient la réputation d'écrire exclusivement pour les collègues qui se trouvent au bout de leur couloir, le vocabulaire conceptuel singulier de Morton – « écologie sombre », « l'étrange étranger », « le maillage » – est repris dans une multitude de champs allant de la littérature et l'épistémologie à la théorie juridique et à la religion. L'an dernier, il était sur la liste très disputée des 50 philosophes contemporains les plus influents. Ses idées ont également infiltré des organes de presse traditionnels tels que *Newsweek*, le *New Yorker* et le *New York Times*.

Une partie de ce qui rend Morton populaire, ce sont ses attaques contre des façons de penser toutes faites. Son livre le plus fréquemment cité, *Ecology Without Nature*, écologie sans nature, dit qu'il nous faut abandonner le concept de « nature ». Il affirme que l'un des traits distinctifs de notre monde est la présence de choses gigantesques qu'il appelle des « hyperobjets » – tels le réchauffement climatique ou Internet –, que nous avons tendance à penser comme étant des idées

abstraites parce qu'on ne peut les cerner, mais qui sont aussi réels qu'un marteau. Il pense que tous les êtres sont interdépendants et il suppose que tout, dans l'univers, possède une forme de conscience, des algues et des rochers aux couteaux et aux fourchettes. Il affirme que les êtres humains sont des genres de cyborgs, puisque nous sommes constitués de toutes sortes de composants non-humains; il aime à relever le fait que ce qui est censé faire de nous *nous* – notre ADN – contient un pourcentage significatif du matériau génétique des virus. Il dit que nous sommes déjà régis par une intelligence artificielle primitive : le capitalisme industriel. En même temps, il croit qu'il y a d'« étranges produits chimiques », dans la société de consommation, qui aideront l'humanité à prévenir une crise écologique généralisée.

Les théories de Morton peuvent sembler bizarres, mais elles sont en accord avec l'idée la plus bouleversante née au XXI<sup>e</sup> siècle : nous entrons dans une nouvelle phase de l'histoire de la planète – phase que Morton et beaucoup d'autres appellent désormais l'« Anthropocène ».

Ces 12 000 dernières années, les êtres humains ont vécu une époque géologique appelée l'Holocène, connue pour ses cieux relativement stables, tempérés. C'était en quelque sorte la Californie de l'histoire planétaire. Or cette époque touche à sa fin. Nous avons récemment commencé à transformer la Terre de façon si drastique que, selon de nombreux scientifiques, une nouvelle époque pointe. Après la période de vacances géologiques la plus brève, il semble que nous pénétrions dans une période plus volatile.

Le terme Anthropocène, du grec ancien *anthropos*, qui signifie « humain », prend acte du fait que les humains sont la cause majeure de la transformation actuelle de la terre. Climats extrêmes, cités submergées, pénuries aiguës de ressources, espèces disparues, lacs transformés en déserts, retombées radioactives : s'il existe encore une vie humaine dans quelques dizaines de milliers d'années, sur la Terre, des sociétés que nous ne pouvons imaginer devront lutter contre les changements que nous provoquons aujourd'hui. Morton note que 75% des gaz à effet de serre qui sont aujourd'hui dans l'atmosphère seront toujours là dans un demi-millénaire. C'est-à-dire dans quinze générations. Il faudra encore 750 générations, ou 25 000 ans, pour que la plupart de ces gaz soient absorbés par les océans.

L'Anthropocène n'est pas seulement une période de bouleversements induits par l'homme. C'est aussi un moment de conscience intermittente de soi, où l'espèce humaine prend conscience d'elle-même comme d'une force planétaire. Non seulement nous provoquons le réchauffement climatique et la destruction écologique; mais nous savons que nous le faisons.

L'une des visions de Morton les plus puissantes, c'est que nous sommes condamnés à vivre avec cette perception en permanence. Non seulement quand les hommes politiques se réunissent pour discuter d'accords environnementaux internationaux mais aussi quand nous faisons quelque chose d'aussi prosaïque que parler du temps qu'il fait, prendre un sac en plastique au supermarché ou arroser la pelouse. Nous vivons dans un monde d'équation morale qui n'existait pas auparavant. Quoi que nous fassions, à présent, il s'agit d'un problème environnemental. Ce n'était pas vrai il y a soixante ans – du

moins les gens n'avaient-ils pas conscience que c'était vrai. De façon tragique, ce n'est qu'en pillant la planète que nous nous sommes rendu compte à quel point nous en faisons partie.

Morton pense que tout cela constitue une révolution dans la compréhension de notre place dans l'univers, à l'égal des révolutions provoquées par Copernic, Darwin ou Freud. Il n'est que l'un des milliers de géologues, climatologues, historiens, romanciers et journalistes qui traitent de ce bouleversement, mais il le fait peut-être mieux que tout autre, il capture par ses mots l'étrange sentiment que nous confère le fait d'assister à la naissance de cet âge extrême.

« Vous tournez la clef de contact de votre voiture, écrit-il. Et ça s'empare de vous. » Chaque fois que vous allumez votre moteur, vous n'avez pas l'intention de causer du tort à la Terre, « encore moins de provoquer la Sixième extinction de Masse en quatre milliards et demi d'années d'histoire du vivant sur cette planète ». Mais « causer du tort à la Terre, c'est précisément cela, qui se produit ». Une partie du malaise, c'est que nos actes individuels sont sans doute statistiquement et moralement insignifiants, mais si on les multiplie des millions et des milliards de fois – puisqu'ils sont accomplis par toute une espèce – ils constituent un acte collectif de destruction écologique. Le blanchissement du corail ne se passe pas seulement là-bas, sur la grande barrière de corail : ça se passe partout où vous mettez l'air conditionné en marche. En bref, ce que dit Morton, c'est, « tout est interconnecté ».

Tandis que l'œuvre de Morton s'étend au-delà d'hiérophantes culturels tels que Björk, et jusque dans les pages des principaux organes de presse, celui-ci est probablement en passe de devenir le guide le plus populaire de l'époque nouvelle. Certes, il a des idées apparemment délirantes sur ce que c'est qu'être vivant aujourd'hui – mais être vivant aujourd'hui, à l'ère de l'Anthropocène, c'est assez délirant.

Au cours de sa jeune vie, l'Anthropocène est devenu un concept embrassant une étendue aussi vaste que tout autre paradigme mettant son grain de sel dans l'histoire du monde (et si c'est du sel de mer, il contient désormais une bonne dose de déchets synthétiques sous la forme de particules minuscules appelées microplastiques). Ce qui, au départ, n'était qu'un débat technique au sein des sciences de la terre, a amené, selon Morton, une confrontation avec certains de nos moyens de compréhension du monde les plus basiques. À l'ère de l'Anthropocène, écrit-il, nous subissons « une perte traumatisante de repères ».

Pour rendre compte d'un changement d'époque induit par l'activité humaine, il nous faut davantage que la géologie, la météorologie et la chimie. Si c'est l'heure H pour notre espèce, nous avons besoin d'un guide intellectuel – quelqu'un qui nous dise jusqu'à quel point il faut paniquer, et de quelle façon le fait de reconnaître que nous transformons la planète peut nous changer à notre tour.

La prise de conscience que nous avons gagnée, avec l'Anthropocène, n'est pas vraiment une prise de conscience heureuse. De nombreux environnementalistes mettent aujourd'hui en garde contre la catastrophe globale qui menace, et pressent les sociétés industrielles de modifier leur cours. Morton revendique une position plus iconoclaste. Au lieu de tirer l'alarme écologique, tel un Paul Revere de l'apocalypse, il plaide en faveur de ce qu'il appelle l'« écologie sombre », qui soutient que la catastrophe redoutée a déjà eu lieu.

Cela ne signifie pas seulement qu'un réchauffement climatique irréversible est en cours mais aussi quelque chose d'une portée plus vaste. « Nous autres, Mésopotamiens » – ainsi désigne-t-il les quatre centaines de générations d'humains passées ayant vécu dans des sociétés agricoles et industrielles – nous pensions simplement manipuler d'autres entités dans le vide (à travers l'agriculture et l'ingénierie, et le reste), comme si nous étions des techniciens de laboratoire et que ces entités se trouvent dans une sorte de boîte de Petri géante appelée « nature », ou « l'environnement ». Avec l'Anthropocène, Morton dit que nous devons prendre conscience du fait que nous n'avons jamais été à l'écart et que nous n'avons jamais contrôlé les choses non humaines, sur la planète, mais que nous leur avons toujours été liés en profondeur. Nous ne pouvons même pas brûler, jeter des choses ou tirer la chasse pour nous en débarrasser, sans qu'elles nous reviennent sous quelque forme, une pollution nocive, par exemple. Nos notions les plus chères quant à la nature et à l'environnement – le fait que ceux-ci soient distincts de nous et relativement stables – ont été ruinées.

Morton compare cette prise de conscience aux romans policiers dans lesquels le chasseur se rend compte qu'il est à la poursuite de lui-même (ses exemples favoris étant *Blade Runner* et *Edipe Roi*). « Tout le monde n'est pas préparé à se sentir suffisamment effrayé » par cette épiphanie, dit-il. Mais il y a un autre nœud : alors même que les humains ont provoqué l'Anthropocène, nous ne pouvons pas le contrôler. « Oh mon Dieu ! » s'exclama Morton devant moi, à un moment, feignant l'horreur. « Ma tentative pour échapper à la toile du destin, c'était la toile du destin. »

La raison principale pour laquelle nous prenons conscience de notre imbrication dans le monde que nous avons détruit, selon Morton, c'est notre rencontre avec la réalité des hyperobjets – terme forgé par lui pour décrire des choses telles que les écosystèmes et les trous noirs, « massivement distribuées dans l'espace et le temps », comparativement aux individus humains. Les hyperobjets n'ont sans doute pas l'apparence d'objets comme, disons, les boules de billard, mais ils sont tout aussi réels, et c'est la première fois que nous nous heurtons consciemment à eux. Le réchauffement climatique peut nous être d'abord apparu sous l'aspect d'une météorologie locale un peu curieuse, puis comme une série de manifestations indépendantes (une inondation torrentielle inhabituelle ici, une

vague de chaleur mortelle là), mais à présent, nous le voyons comme un phénomène unifié dont les événements météorologiques extrêmes et le bouleversement des anciennes saisons ne sont que des éléments.

C'est par les hyperobjets que nous avons été initialement confrontés à l'Anthropocène, affirme Morton. L'un de ses livres les plus influents, intitulé lui-même *Hyperobjets*, étudie cette expérience, être pris dans – être une part intime de – ces entités, trop grandes pour être cernées et beaucoup trop grandes pour être contrôlées. Nous pouvons faire l'expérience d'hyperobjets, tels que le climat, dans leurs manifestations locales ou à travers des données générées par des mesures scientifiques, mais leur échelle, et le fait d'être piégés à l'intérieur d'eux, signifie que nous ne pourrions jamais les connaître pleinement. En raison de tels phénomènes, nous vivons une époque de changements littéralement impensables. ➤



PHOTO : MAX BURKHALTER

Ce qui amène Morton à l'une de ses déclarations les plus radicales : l'Anthropocène oblige à une révolution de la pensée humaine. Les avancées de la science mettent actuellement en évidence à quel point nous sommes « emmaillés » avec d'autres êtres – depuis les microbes, qui rendent compte d'environ la moitié des cellules de notre corps, jusqu'à notre dépendance, pour notre survie, du bouclier thermique électromagnétique de la Terre. En même temps, les hyperobjets, dans leur énormité encombrante, nous alertent sur les limites absolues de la science, et sur celles, par conséquent, de la maîtrise humaine. La science ne peut nous amener que jusque-là. Cela signifie modifier notre relation avec les autres entités de l'univers – qu'elles soient animales, végétales ou minérales – passer de l'exploitation par la science à une solidarité dans l'ignorance. Si nous ne le faisons pas, nous continuerons à provoquer des ravages, sur la planète, qui menacent les modes de vie qui nous sont chers, voire notre existence même. Contrastant avec les fantasmes utopiques d'un possible salut grâce à l'apparition de l'intelligence artificielle ou de quelque autre technologie nouvelle, l'Anthropocène nous enseigne que nous ne pouvons pas transcender nos limites ni notre dépendance envers d'autres êtres. Nous ne pouvons que vivre avec. C'est une perspective sans doute sinistre mais Morton y perçoit une libération. Si nous renonçons à l'illusion de tout contrôler autour de nous, nous pourrions nous recentrer sur le plaisir que nous prenons aux autres êtres, et à la vie même. Le plaisir, selon Morton, pourrait nous faire nous tourner vers un nouveau type de politique. « Vous pensez qu'une vie écologiquement réglée signifie être efficace et pur, dit le tweet épinglé en haut de sa page Twitter. Faux. Cela veut dire que vous pouvez faire une boum dans chacune des pièces de votre maison. »

Ces mots sont typiques de sa pensée, qui, partant souvent de chemins familiers et lugubres, bifurque brusquement hors des sentiers battus. « Il y a une véritable note d'espoir dans son œuvre », affirme Hans Ulrich Obrist à propos de Morton. « Un espoir, voire un optimisme, d'une certaine façon. » Morton raconte avoir converti sa maison, à l'extérieur de Houston (où il est titulaire d'une chaire à l'université de Rice), à une électricité générée par le vent. Après s'être senti « très saint et vertueux » pendant un ou deux jours, il s'est rendu compte qu'il pourrait désormais avoir « des effets stroboscopiques intenses, une platine et des gens qui font la fête des heures et des heures, toute la journée, tous les jours », en provoquant de moindres dégâts sur la planète. « C'est ça, en fait, l'avenir écologique. »

Un samedi matin de l'automne dernier, j'avais rendez-vous avec Morton au festival annuel des idées de la Serpentine Gallery, où il devait intervenir plus tard. Les quelques semaines qui avaient précédé, il était allé à Séoul, pour participer à l'inauguration d'une exposition personnelle d'Olafur Eliasson ; à Singapour, pour prendre la parole lors de la conférence des Cités du Futur ; à Bruxelles, pour donner une conférence intitulée « La nature n'est pas réelle », dans un parc public, le soir (il y avait 250 personnes) ; à l'université d'Exeter, où il dessinait les contours du « rocking » (le balancement), sa nouvelle théorie de l'action, qu'il décrit comme étant « une subversion des catégories théistes de l'actif contre le passif » ; à Rome, où il a passé son temps, entre autres, à boire des martinis ; et à Paris, dans une rave party avec son amie Ingrid où, submergé d'épuisement et d'émotion, il est resté une partie de la nuit allongé au milieu de la piste.

S'il fallait choisir un avatar pour l'Anthropocène, Morton serait un bon choix. Il a des yeux d'un bleu arctique qui à la fois bouleversent et semblent bouleversés. Ajoutons un aspect un peu grassouillet suggérant une certaine vulnérabilité physique, une rougeur d'eczéma sur le visage, des cheveux fins et blonds, hirsutes, il donne un peu l'impression d'avoir survécu à une retombée radioactive. De fait, il y a en lui une certaine

affliction. Il souffre, entre autres choses, d'une sévère apnée du sommeil, d'une sévère dépression, de sévères migraines, et m'a-t-il semblé lors de nos conversations, d'accès occasionnels de paranoïa légère. Obrist, qui a enregistré plus de 2 500 heures d'interviews avec des artistes et des philosophes, me disait que Morton était le seul à avoir éprouvé « une telle émotion qu'il s'est mis vraiment à pleurer ». (Ils parlaient de l'extinction de masse.)

Il y a une dimension pattes d'éph jusque dans son style intellectuel. Il est peut-être la seule personne à honorer de sa présence la liste des philosophes contemporains les plus influents qui soit créditée comme auteur de paroles sur un album ayant atteint la quatrième place des charts britanniques (*Stacked Up*, par Senser, en 1994).

Il s'est mis dans les pas de penseurs tels que Jacques Derrida et Edward Saïd en donnant une conférence dans le cadre prestigieux des Welleck Lectures, à l'université de Californie, à Irvine – mais il s'est également produit à Glastonbury, jouant de la musique pour une performance d'artistes avaleurs de feu, et il a fait office de consultant pour la série de Steve Coogan, *The Trip to Italy*. Bien qu'il soit sur le point de publier un livre tentant de fusionner écologie sombre et marxisme (« une mise au point assez violente, tout le monde ne va pas aimer »), il en a prévu un autre pour Pelican Books, *Being Ecological*, conçu pour séduire un plus vaste public. En voici la première phrase : « Ce livre ne contient aucun fait écologique d'aucune sorte. » Plusieurs de ses livres comportent les dédicaces habituelles (épouse, enfants, frères et sœurs) mais il en a dédié un à son chat, feu Allan Whiskerworth. L'un des posts les plus passionnants, sur le blog qu'il met régulièrement à jour, est une enquête critique sur des pénis géants dessinés sur les toits de façon à ce qu'on puisse les découvrir via Google Earth. Il est plongé dans le bouddhisme shambhala et a fait le tour du mont Kailash, au Tibet. Il a eu droit, il y a peu, à une consultation de Tarot très émouvante.

Si les gens trouvent tout cela ridicule, c'est encore mieux. « J'aime me penser comme la chose la plus ringarde, la plus horrible qu'on puisse imaginer », dit-il. Morton a obtenu les privilèges habituels de la réussite universitaire ; mais maintenant qu'il est passé à travers les détecteurs de métaux métaphoriques de la société polie, son but est autre. « Je peux devenir très connu, et alors je pourrai déverser la chose anarcho-hippie que j'ai retenue pendant des années avec soin, tel un liquide précieux, sans la renverser, dit-il. Maintenant, je vais la répandre partout. »

Hans Ulrich Obrist et les artistes Philippe Parreno ou Olafur Eliasson ont tous utilisé le même mot pour décrire son œuvre : c'est une « boîte à outils » dans laquelle ils peuvent puiser des idées utiles.

Cette boîte à outils pourrait se révéler également utile au reste d'entre nous. À mesure que le réchauffement climatique et autres signes de l'Anthropocène s'intensifient, notre expérience de ce nouvel âge de gravité est destinée à devenir plus étrange et plus périlleuse. À ce moment-là, des gens de plus en plus nombreux seront susceptibles de rechercher des écrits – comme ceux de Morton – qui fassent écho à leur expérience d'aliénation autant qu'à leur aspiration à espérer. D'autres penseurs semblent croire que nous pouvons remettre de l'ordre dans le monde si nous avons des idées meilleures, plus logiques, plus rigoureuses. Morton dit que nous pouvons mettre autant d'ordre que nous voulons dans nos idées, le monde restera un lieu fondamentalement chaotique et qui résistera à notre nettoyage philosophique. Ce dont nous avons besoin, plutôt, c'est de nous habituer à cette étrangeté. Au cours de l'une de nos conversations antérieures, j'ai dit à Morton que j'appréciais son œuvre dans la mesure où je pensais la comprendre. « Je crois la comprendre aussi, quelquefois », répliqua-t-il.